

# «Jésus» de Noisy s'est arrêté à Kigali

par FLORENCE AUBENAS  
photo JEAN-CHRISTIAN BOURCART

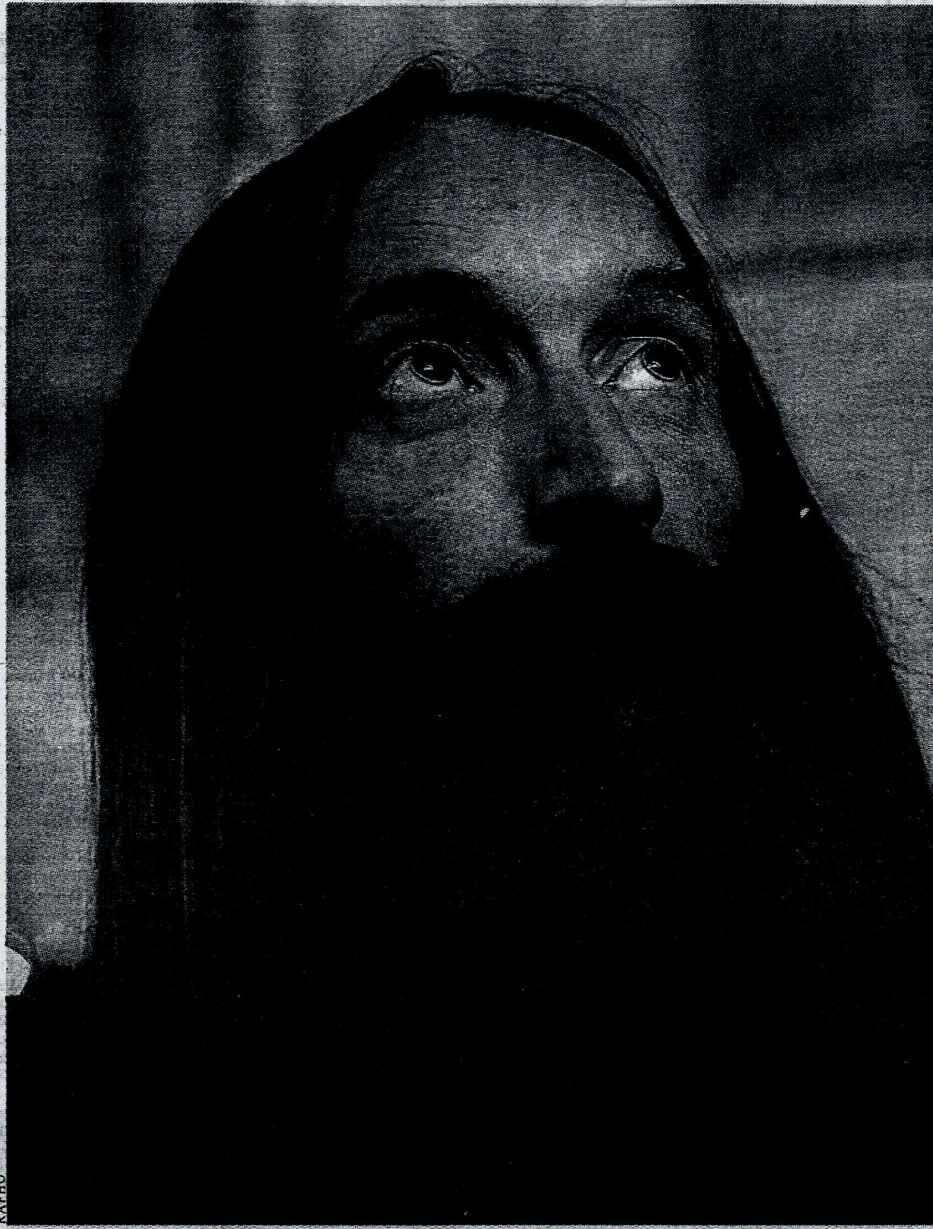
Cet été 1994, un modeste orphelinat sur une colline de Kigali est devenu l'étape obligée de toute visite officielle, mission humanitaire ou délégation internationale. La presse entière y défile. Au Rwanda, dans la guerre civile qui semble s'apaiser, Marc Vaiter, français et maître des lieux, est devenu un héros. Quelques semaines plus tôt, en avril 1994, lorsque éclatent les premiers massacres, les ambassades décampent, évacuant leurs ressortissants. Marc Vaiter refuse de quitter le pays. Et reste là, dernier Blanc de la ville ou presque, pour protéger les 40 gamins sans famille, dont il a pris la charge. Il voit brandir les machettes, tomber les obus. Tremble de peur, mais cache des hommes traqués dans le plafond de sa maison. Des miliciens hutus exigent qu'il désigne, parmi les petits orphelins, ceux qui sont de l'ethnie tutsie. Et lui, fusil contre le ventre, refuse de livrer les enfants.

«Son geste m'a bouleversé», explique Laurent Beccaria, responsable de collection aux éditions Plon. Pendant les événements, juste avant que les lignes téléphoniques ne soient coupées, il arrive à joindre Marc Vaiter. «Si vous en réchappez, faites-moi un livre.»

Septembre 1994, à Kigali, retour au calme relatif. Marc Vaiter fait un voyage éclair à Paris pour rencontrer le romancier François Taillandier, pressenti pour lui tenir la plume. En sortant du rendez-vous, Taillandier rappelle Beccaria. «J'ai peur qu'on soit tombé sur un illuminé ou un zozo. J'ai peur de ne pas m'en sortir.» De son côté, Marc Vaiter se souvient: «J'avais l'impression d'être devenu un phénomène: le barbu un peu dingue qui est resté à Kigali avec des orphelins tutsis.»

A 44 ans, Marc Vaiter porte barbe et cheveux longs. Dans la région parisienne, où il s'est réinstallé en mars dernier, les gamins l'appelle «Jésus», lorsqu'il prend l'autobus. D'un ton si bas, qu'il en est parfois inaudible, il parle de son enfance, dans une famille aisée, petits industriels de Noisy-le-Grand, à l'est de Paris. Dans les années 80, il devient cadre commercial, parfumé, bien habillé, coiffé par Maniatis.

Et puis, l'image se brouille. En 1987, Marc Vaiter apprend qu'il est séropositif. Le compagnon avec lequel il vit depuis des années vient de le quitter. Chargé d'alcool et de médicaments, il part en voiture dans un périple suicidaire. Bilan: un mort, celui de l'automobile d'en face. Marc Vaiter est condamné à huit mois de prison ferme.



«On le prenait pour un hurluberlu. Pour nous, les Blancs sont des riches. Lui était encore plus pauvre que nous et prétendait nous aider.» Un médecin rwandais

A la sortie, il travaille sur le projet d'un cabinet de parapsychologie. Mais voilà, le 13 décembre 1990, c'est Dieu qui lui apparaît. Les chemins que prend sa foi déroutent certains catholiques. Nu-pieds, il va de Noisy-le-Grand à l'église parisienne de Saint-Eustache, pour tomber en prière pendant des heures de suite. Il fait vœu de pauvreté. Renonce à tout. Dort chez qui peut l'héberger, vêtu au gré des dons.

«Dans cette révélation, j'ai compris que ma vie avait un sens. Dieu m'a voulu séropositif pour que j'aide les malades du sida.» En 1991, il fonde son association, JA-Ile-de-France

## Marc Vaiter en 6 dates

**Décembre 1954.** Naissance à Paris.

**1987.** Un médecin lui annonce qu'il est séropositif.

**Décembre 1990.** Conversion à l'église Saint-Eustache.

**Octobre 1994.** Arrivée au Rwanda.

**Avril 1994.** Début de la guerre civile.

**Avril 1995.** Parution du livre *Je n'ai pas pu les sauver tous*, éditions Plon.

(Jésus Amour), qui accompagne à la mort les personnes touchées par le virus. Peu à peu, son engagement prend une tournure sacrificielle. Lorsqu'il décide de créer une antenne de son association, c'est l'Algérie qu'il choisit, déjà en pleine implosion islamiste. Au bout de trois mois, il rentre en France. «C'était trop compliqué.»

Un an plus tard, Marc Vaiter se réveille en pleine nuit en hurlant «Ouganda». Il court chez Bernadette Jonquer. Mère de famille, aussi solide que Marc Vaiter est éthéré, elle est l'autre versant de l'association JA-Ile-de-France.

Modeste, avec la bonne humeur de celle qui raconte les facéties d'un enfant,

elle s'émeut: «Il a le don de se mettre dans les situations impossibles. Quand il m'a parlé d'Ouganda, je me suis dit: "Comme par hasard, encore un des pays les plus dangereux du monde."» Lui voit un «nouveau message de Dieu»: «Il m'appelle là-bas pour y faire son royaume.» Ce sera le Rwanda parce que les démarches sont plus faciles. Il y arrive seul, en octobre 1993.

Toujours les malades du sida. A l'hôpital de Kigali, Marc Vaiter leur porte du riz. Parle avec eux, des heures entières. Les lave, un à un, avec une patience d'apôtre. «On le prenait pour un hurluberlu», explique un médecin rwandais. Pour nous, les Blancs sont des riches. Lui était encore plus pauvre que nous et prétendait nous aider.» Un jour d'automne, une femme qui agonise confie sa petite fille à Marc Vaiter.

Le bouche à oreille de Kigali draine sous son toit ceux que l'hôpital rend orphelins. Deux, trois, dix. A l'heure des premiers coups de machette, ils sont près de 50 enfants dans la petite villa. Avec l'aide d'une secrétaire bénévole et d'un gardien, alcoolique repent, Marc Vaiter improvise un home d'enfants.

11 avril 1994. La voiture de l'ambassade de France s'arrête devant la petite villa. «Il faut partir.» Marc Vaiter hésite. La secrétaire le regarde. «On va mourir si tu t'en vas.» A côté d'elle, un des gamins s'efforce de contenir ses larmes. Cette retenue le touche. Le Français reste. Ceux qui, plus tard, s'étonneront de son courage, l'exaspèrent. «C'est la grâce de Dieu qui nous a protégés. Pas moi.»

Finalement, le livre se fait. Malgré ses premières réticences, le romancier François Taillandier a revu Marc Vaiter. «Il a un côté totalement incontrôlable, au sens où rien n'a de prise sur lui lorsqu'il décide quelque chose, reprend Taillandier. Sa personnalité m'a séduit, parfois, je sortais de chez lui bouleversé.»

Ensemble, ils ont mis en forme l'aventure rwandaise de Vaiter dans *Je n'ai pas pu les sauver tous*, récit plus proche du journal intime que de l'épopée guerrière, où se mêlent les enfants, les angousses, les militaires, Dieu et les organisations humanitaires. L'écrivain est même allé à Kigali, en janvier dernier. Il raconte que là-bas, les Rwandais s'écartent sur le passage de Marc Vaiter, comme par un effet magique. Pourtant, après avoir créé deux nouveaux centres d'accueil pour plus de 800 orphelins, le Français est rentré à Paris.

«J'avais peur de finir en vieux colonial. Nous continuerons bien sûr à collecter les subventions depuis Paris, mais ce sont les Rwandais qui doivent prendre leur histoire en main. Après avoir été une vedette, je suis devenu celui qui rappelle aux Occidentaux qu'ils n'auraient pas dû fuir.»

Marc Vaiter va repartir. Pour l'Ouganda cette fois. «Je vis dans la crainte de ne pas avoir répondu à l'appel de Dieu.»

Mai 1995